

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:    Pagination multiple.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

3<sup>me</sup> année, No 138—Vendredi, 24 décembre 1886  
Bureaux : 30, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :  
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



JOSEPH SHEHYN,  
DÉPUTÉ (LIBÉRAL) DE QUÉBEC-EST



EDMOND LAREAU,  
DÉPUTÉ (LIBÉRAL) DU COMTÉ DE ROUVILLE



N. H. E. FAUCHER DE ST-AURICE,  
DÉPUTÉ (CONSERVATEUR) DU COMTÉ DE BELLECHASSE

PARLEMENT DE QUÉBEC

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 24 décembre 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu.—Le parlement de Québec.—Chaud ou froid, par Benjamin Sulte.—Poésie : Noël.—Hier et demain.—Nos primes.—A nos correspondants.—Récréations de la famille.—Feuilleton : Jean-Jeudi (suite).

GRAVURES.—Portraits des députés du Parlement de Québec : M. Joseph Shehyn ; M. Edmond Laroche ; M. N. H. E. Faucher de St-Maurice.—La sainte famille.—Santa Claus.—Gravure du feuilleton.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 <sup>re</sup> Prime	\$10
2 <sup>me</sup> "	75
3 <sup>me</sup> "	15
4 <sup>me</sup> "	10
5 <sup>me</sup> "	5
6 <sup>me</sup> "	4
7 <sup>me</sup> "	3
8 <sup>me</sup> "	2
86 Primes, à \$1	86

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## PRIMES MENSUELLES

## TRENTE TROISIÈME TIRAGE

Le trente troisième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de décembre), aura lieu lundi, le 3 janvier, à 8 heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

## ENTRE-NOUS



NOËL nous arrive tout enveloppé de fourrures, pour défier le froid qui lui pince les oreilles et les joues.

Le vent hurle, la neige s'abat par rafales... Joli temps pour les rhumes, et par conséquent pour les médecins !

Santa Claus se rit de la tempête, mais je crains bien que les poupées, les polichinelles et les moutons frisés qu'il apporte dans sa

hotte, ne gagnent de sérieuses bronchites en s'aventurant dehors par un temps pareil.

Décembre est le mois béni des enfants ; il arrive, courbé sous le faix des cadeaux, faisant beaucoup d'heureux, quelques mécontents et un plus grand nombre encore d'onvieux.

En cela, comme en tout dans la vie, l'équilibre n'est pas observé ; trop pour les uns, pas assez pour les autres ; indigestion pour les premiers, famine pour les derniers.

\*.\* Les journaux se ressentent de l'époque de l'année et ont une allure étrange.

Les grincheux trouvent qu'on n'y voit rien d'intéressant, aux approches des fêtes de fin d'année, mais il est absurde de raisonner ainsi, car c'est prouver qu'on ne lit pas.

Les annonces constituent une littérature où l'imagination luit d'un éclat tout particulier. Ces colonnes dans lesquelles s'entassent les clichés, longs, larges, oblongs, carrés, les signes cabalistiques, les têtes de sauvages, les spécifiques infailibles, les médecines qui font engraisser, maigrir et même mourir ; tous ces titres énumérant en grosses lettres

les laideurs humaines, les maladies les plus tristes, les certificats de guérison les plus comiques ; ici la réclame d'un usurier, là, une annonce d'huissier fixant le jour d'une vente, ailleurs, les crèmes pour blanchir la peau, les teintures pour noircir les cheveux, le nom d'un pédicure, l'adresse d'un hôtelier, et partout des marchandises offertes invariablement à des prix défiant toute concurrence ; tout cela ressemble à une lanterne magique qui projette sur l'écran mille sujets divers...

Chacun vante sa marchandise et raconte son boniment à sa façon...

Celui-ci m'assure que l'on ne peut rien trouver de plus délicat à offrir comme cadeau de Noël, qu'une douzaine de boîtes de cirage de X... ; cet autre, au contraire, est d'avis qu'un pot-à-l'eau ferait bien mieux mon affaire ; un troisième me fait signe et me vante sa poudre à pâte, ou sa farine préparée ; ailleurs, c'est un cordonnier qui me prie d'acheter ses bottes, un tailleur m'offre des pantalons, le confiseur ses bombons, etc, etc, bref tout le monde est charlatan et je ne jurerais pas que l'entrepreneur de pompes funèbres ne nous offre pas ses cercueils.

\*.\* Ces colonnes commerciales forment la danse macabre du siècle, où le grotesque le dispute parfois au sinistre et où l'on voit, Catholiques, Juifs, Protestants, Français, Anglais, Chinois, Allemands, etc, prendre place dans la ronde infernale.

C'est le terrain commun où se réunissent et se coudoient tous les chercheurs d'or.

L'annonce est en effet l'un des plus grands facteurs du commerce et de la fortune, c'est le levrier qui fait lever le gibier que cherche le chasseur, c'est l'agent le plus puissant du négoce, c'est l'écrêteau qui indique au client la route qu'il doit suivre pour mieux dépenser son argent et, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, nous subissons tous son influence et nous l'employons au besoin dans notre intérêt.

Si drôle que ce soit, c'est la vie en petit, c'est l'image de l'humanité réduite à un cadre exigü.

A quoi bon s'en plaindre et ne vaut-il pas mieux ne voir dans l'annonce qu'un moyen intelligent de nous connaître, d'entrer en relations et de nous unir dans la lutte de la vie, sans distinction de croyances ou d'opinions.

Vous le voyez, on y trouve de tout et chacun peut choisir selon son goût et ses idées particulières

\*.\* Tout cela me rappelle que j'ai trouvé dernièrement une singulière appréciation faite en 1690, en Espagne, par un ambassadeur marocain.

Ce qui frappa le plus cet étranger, en arrivant à Madrid, furent les journaux qui étaient alors à leurs débuts.

"Voici ce que c'est, dit-il : lorsqu'il arrive une nouvelle de pays très éloignés, il y a une maison où se trouve un moule à écriture (une imprimerie), dirigée par un homme qui paye pour cela au roi une redevance fixe, au commencement de chaque année. Toutes les fois qu'il entend une nouvelle ou qu'elle parvient à ses oreilles, ou qu'il la découvre, il réunit de toutes ces nouvelles tout ce qu'il peut et, les versant dans le moule, il en imprime un millier de feuilles, qu'il vend à un prix modique.

"Un homme, qui en tient à la main une liasse, parcourt la ville en criant :—Qui veut acheter les nouvelles de tel ou tel pays ? et ceux qui désirent les lire en achètent une feuille. Ils l'appellent la *Gazétah*.

"On y lit beaucoup de nouvelles ; mais elles sont, pour la plupart, exagérées et mensongères dans le but d'exciter la curiosité des gens."

Cette réflexion de la fin est très typique, selon moi, et je trouve que l'ambassadeur marocain devait être un excellent observateur, pour trouver ainsi à première vue, une définition si complète du journalisme, qu'elle n'est guère à modifier de nos jours.

\*.\* Le présent mois de décembre nous avait réservé pour la fin de l'année une surprise d'un nouveau genre.

On s'occupe déjà beaucoup, à Montréal, des futures élections municipales, et en particulier du choix d'un maire.

Ainsi que cela se fait tous les ans, on se demande

si le premier magistrat éphémère de la grande cité canadienne, sera Anglais ou Français, mais il arrive ceci de très curieux, c'est que les Canadiens-Français s'étant prononcés en faveur d'un maire anglais *acceptable*, un grand nombre de nos concitoyens d'origine britannique semblent dire qu'ils n'ont aucune objection à ce qu'un Canadien-Français *acceptable* soit nommé.

Tout le monde paraît donc être animé des meilleures intentions du monde ; cependant, ce qualificatif d'*acceptable* qui accompagne toujours la quantité inconnue, l'*x* cherché, le maire... j'allais écrire le merle blanc, ce qualificatif, dis-je, m'inquiète beaucoup, car il me semble gros de sous-entendus.

Le terme est des plus poli, il est difficile d'être plus gracieux, mais cela ne ressemble-t-il pas au fameux : "Après vous, messieurs les Anglais," de Fontenoy.

Vous allez voir que dans deux mois on ne sera peut-être plus du tout d'accord, et que la bataille périodique s'engagera comme toujours.

\*.\* Bocquillon, dans sa lanterne humoristique, (rien de commun avec celle de Rochefort), avait trouvé un jour une comparaison très ingénieuse qui pourrait, je crois, trouver son application chez nous.

Le brave troupière écrivait donc à sa payse Simonne et lui faisait part de ses impressions, après avoir assisté à une séance du Corps Législatif.

"Le Corps Législatif, vois-tu Simonne, c'est comme qui dirait une chambre au milieu de laquelle on placerait une grande écuelle pleine de pâtée. Alors on ferait entrer des chats, des chiens, des rats, etc, et on leur dirait : "voilà de quoi bien manger tous, tâche de bien vous entendre et de ne pas renverser le plat." Tu dois bien penser, Simonne, que tout de suite les chats sautent sur les rats, les chiens sur les chats et que la pâtée est à terre. C'est ça la Chambre des députés !"

Bocquillon n'avait pas tort, et je sais nombre de Parlements qui ressemblent à la Chambre des députés de France.

A une foule de points de vue nous nous trouvons dans le même cas ici ; à tous, Français et Anglais, catholiques et protestants, on conseille de vivre en bonne intelligence, mais à tout moment,—on ne sait jamais qui a commencé le premier,—on se jette les uns sur les autres et... la pâtée roule à terre.

Et la pâtée, vous savez, c'est la caisse, qu'il faut toujours remplir !

\*.\* Notre siècle nous apporte à chaque instant de nouveaux étonnements.

Un médecin suisse vient d'inventer une nouvelle science, la *scarpalogie*, ou l'art de connaître les hommes... d'après leurs vieilles chaussures.

A la suite de longues observations il est parvenu à poser les principes suivants :

1<sup>o</sup> Talon et semelle pareillement usés indiquent l'homme énergique, entendu en affaires ; la femme fidèle et bonne ménagère. Quand le bord extérieur de la semelle est usé, c'est l'indice certain d'un esprit fantasque et braque en ses desseins. Si c'est le bord extérieur, vous êtes en face de l'irrésolution, de la faiblesse, de la timidité.

2<sup>o</sup> Quant les souliers sont usés au bord extérieur, et les pointes du pied un peu rapées, tandis que le reste de la chaussure est comme neuf, le porteur est un fripon, un escarpe, un coupeur de femmes en morceaux.

3<sup>o</sup> Que les jeunes gens se gardent bien d'épouser une jeune fille qui forcerait un pied n<sup>o</sup> 4 dans un soulier n<sup>o</sup> 2.

Ces renseignements, ou plutôt ces données dues à une longue expérience, nous seront certainement utiles et si je les publie, c'est surtout pour rendre service à mes contemporains.

\*.\* Avant de choisir un député, vous aurez soin désormais de n'attacher aucune importance aux déclarations et aux promesses des candidats, et vous ferez mieux de les prier simplement d'envoyer au comité d'examen, nommé dans ce but, chacun deux paires de chaussures portées depuis quelques mois.

C'est de cette manière que vous pourrez reconnaître la sincérité de ceux qui réclament votre vote.

—Z... nous affirme qu'il travaillera dans l'intérêt du peuple, qu'il aura l'œil sur nos finances et qu'il ne se laissera jamais tenter par les offres des entrepreneurs qui veulent obtenir les travaux du chemin de fer de notre comté. C'est bon, nous allons examiner ses bottes.

Suit l'examen des dites chaussures.

Tout à coup, l'un des membres du comité s'écrie :

—Oh ! oh !! oh !!! usure au bord extérieur, pointes un peu râpées, le reste presque neuf... ! mais c'est un fripon, ce gaillard-là, un escarpe, un coupeur de femmes en morceaux ! Et nous, naïfs, qui nous figurions avoir affaire à un honnête homme !

—Voyons l'autre candidat : Mais est-ce bien la peine, ce pauvre X... a déjà fait trois fois faillite et ne serait pas un député acceptable.

Mais ô surprise, on constate que les chaussures de X... sont également usées, mais usées uniformément, comme si on s'était servi d'un instrument pour arriver à ce résultat. Mais X... est l'homme qu'il nous faut, c'est un homme énergique, *entendu en affaires !!!*

—Hum ! hum !! fait un membre de la commission, et ses trois faillites ?

—Mais c'est justement ce qui nous prouve qu'il est très entendu en affaires !

Et vous nommez X...

Ah ! la scarpologie est une belle science !

\*.\* Laurence me demandait, l'autre soir, combien de temps devait encore s'écouler jusqu'à l'anniversaire de sa naissance. (Je la soupçonne fortement d'avoir envie d'un cadeau quelconque).

—Encore cinq mois, ma fille, lui répondis-je.

—Oh ! fit-elle en souriant, cela viendra vite... Les jours sont si courts maintenant !

*Leon Leduc*

CHAUD OU FROID ?

**D**OUÉ d'un esprit original et d'une bonne humeur soutenue, Moïse Gautier, le scieur de bois, m'a fait passer plus d'un bon quart d'heure par les nouveautés de sa conversation.

Hier, le froid pinçait les joues. Moïse coupait du bois ; je l'invitai à entrer près du poêle.

A peine avait-il mis le pied dans la maison, qu'il m'adressa sa demande favorite :

—A quand les élections ? Dites-le moi, ça me fera plaisir.

—Je n'en sais rien. Ce n'est pas de mes affaires. Moïse ! la passion politique vous ruinera.

—Vous pouvez dire cela à ceux qui ont de l'argent.

—Pas bête !

Après un silence de vingt secondes employé à la réflexion, Moïse eut un sourire, et, redressant la tête, il dit :

—Vous me faites penser à mon histoire avec lord Dufferin.

—Contez-moi l'histoire au plus vite !

—Eh donc ! un soir, sur la rue King, un homme m'aborde et s'informe si j'ai bon appétit. Drôle de question, n'est-ce pas ? Je me retourne et je reconnais le gouverneur.

—Pourquoi bon appétit, lui dis-je ?

—Parceque, dans ce cas, je vous emmènerais souper avec moi.

—C'est que je suis bien mal habillé. Songez-y : un scieur de bois !

—Je ne m'adresse pas au scieur de bois, mais au politicien, car je vous connais, maître Moïse.

—Vrai ! le compliment me flatta. Si j'étais plus instruit, vous entendriez parler de moi. Ce n'est pas que j'aie une grande ouverture d'intelligence, mais pour le génie de la politique, je ne suis pas battu à Ottawa. Lord Dufferin le savait."

Moïse était superbe en parlant ainsi.

—Rendu chez le gouverneur, continua-t-il, je n'étais pas embarrassé du tout.

—Si nous commençons par un verre de riquiqui ? demanda le gouverneur.

—Pas de refus, suivant la coutume.

—Le prenez-vous chaud ou froid ? Pour ma part, je l'aime mieux chaud.

Moïse changea de ton et me dit :

—Vous comprenez que je me serais bien gardé de voter pour le froid. Je lui dis donc vivement : Chaud ! mon gouverneur, chaud !

—Attendez cinq minutes.

—Là-dessus, le gouverneur alluma une petite lampe de forme particulière, plaça au sommet une tasse de fer blanc et vida dans la tasse un demiard d'eau."

La figure de Moïse s'allongeait tandis qu'il prononçait ces dernières paroles.

Il y eut un silence.

—Ensuite ?

—Ne m'en parlez pas : j'avais fait une sottise. Si j'eusse accepté le verre froid, c'était pris sur le moment. Mais l'eau n'était pas encore chauffée que je me réveillais !

—C'est un rêve que vous me racontez !

—Hélas ! oui, monsieur, un rêve, bien mal fini : l'eau n'était pas encore chaude.

—Que pensez-vous de ce façon, Moïse ? Ressemble-t-il à celui du gouverneur ?

—Tout à fait !

—Prenez-vous chaud ou froid ?

—Froid ! mylord, froid ! !

BENJAMIN SULTE.

PARLEMENT DE QUÉBEC

N. H. E. FAUCHER DE ST-AURICE

**N**É le 18 avril 1844, à Beaumont, comté de Bellechasse.

Fit ses études au Séminaire de Québec et entra bientôt dans le bureau de MM. V. Tessier & Henri Taschereau, tous deux juges aujourd'hui.

En 1864, à peine âgé de vingt ans, au premier coup de canon tiré par la flotte française au Mexique, il quitte les livres, jette le code et arrive un beau matin à la Verra-Cruz, où il est nommé d'emblée officier d'ordonnance du général de division, le vicomte Courtois Roussel d'Hurbal.

Il fait le coup de feu, paie carrément de sa peau et devient quelques mois plus tard capitaine stagiaire au 2<sup>me</sup> bataillon d'Afrique.

Après avoir assisté à onze batailles, nombre d'escarmouches, été fait prisonnier et sur le point d'être fusillé, il quitte l'armée après avoir servi le drapeau français en bon, brave et vaillant soldat.

Il accroche son sabre, retourne à Québec et devient greffier des bills privés, position qu'il a conservée pendant quinze ans.

Médaillé du Mexique, chevalier de l'ordre militaire de la Guadeloupe, et chevalier de la Légion d'honneur.

En 1867, il épousa M<sup>lle</sup> Joséphine Berthelot d'Artigny, nièce de sir L. H. Lafontaine.

Député de Bellechasse depuis plusieurs années.

Impossible de donner même un aperçu de l'homme, en vingt lignes. Rien que les dates des événements de cette existence mouvementée exigeraient une colonne.

Sa biographie a été écrite par Achintre et Taché. Une autre encore paraîtra bientôt.

Membre de la Société des gens de Lettres de Paris ; de la Société géographique de Marseilles ; membre fondateur de la Société Royale, du Canada, etc, etc.

JOSEPH SHEHYN

Né à Québec en 1829. Après avoir fait ses études classiques au Séminaire de Québec et ses études commerciales, il entra comme commis dans la maison Laurie & Cie, qui était alors le plus grand magasin de nouveautés de Québec.

Il devint bientôt l'associé de la maison et y resta jusqu'à la retraite de M. Laurie.

Après la dissolution de la société Laurie & Cie, M. Shehyn en forma une autre avec MM. John Sterling & John McCall. Depuis bientôt vingt-cinq ans cette maison fait le commerce de gros sous les noms de McCall, Shehyn & Cie, à Québec, et de Sterling, McCall & Cie à Montréal.

En 1858, M. Shehyn épousa M<sup>lle</sup> Marie-Zoé-Virginie Verret, fille aînée de M. Ambroise Verret, fabricant de voitures bien connu de Québec.

M. Shehyn représente la division Est de Québec, dans le Parlement provincial, depuis de nombreuses années. Il a été élu deux fois par acclamation et a subi deux élections à son avantage.

M. Shehyn parle bien les deux langues, il est concis, clair et expressif.

Le député de Québec-Est a déjà refusé d'être maire de Québec ; il appartient à la haute finance et il est l'un des fondateurs de la banque Stadacona.

Sa science commerciale est profonde, sérieuse et justement appréciée.

EDMOND LAREAU

Né à St-Grégoire, Mont Johnson, dans le comté d'Iberville, le 12 mars 1848.

Après avoir fait ses études au collège de Ste-Rose de Monnoir, il fut admis à l'étude du droit en 1876, et inscrit au barreau en 1870.

Professeur de droit civil à l'Université McGill depuis dix ans.

M. Lareau, en revêtant la toge d'avocat, n'a jamais cessé de s'occuper de littérature et de politique.

Il débuta dans le journalisme presque au sortir du collège et fut rédacteur au *Pays* et au *National*.

Le jeune député de Rouville a publié :

Une *Histoire du Droit Canadien*, en collaboration avec M. Gonzalve Doutre ; *l'Histoire de la Littérature Canadienne ; Mélanges historiques et Littéraires ; Histoire abrégée de la Littérature*.

Candidat aux élections fédérales de 1882, contre M. Gigault dans le comté de Rouville, il fut battu par 150 voix.

Elu député à la Législature locale le 14 octobre dernier, par 84 voix de majorité, contre M. Etienne Poulin.

Marié en 1880 avec M<sup>lle</sup> Marguerite Robillard. M. Lareau a toujours été libéral en politique.

NOEL

Il apparut enfin.—C'est sur une chaudière  
Que la flamme d'en haut, la divine lumière  
Tomba des cieux brillants :  
Et c'était lui, cet homme, éclatante merveille,  
Après qui soupirait la terre déjà vieille  
De ses quatre mille ans.

C'était Lui, Lui, l'espoir des sages, des prophètes,  
Dans toutes leurs douleurs et dans toutes leurs fêtes,  
Lui, le prince des rois,  
Lui qui devait porter, pour nos maux, pour nos crimes  
Sa tête rayonnante et ses deux mains sublimes  
Aux deux bras d'une croix.

Vient-il ? criait la foule à chaque aube nouvelle :  
Et son regard tendu vers la sphère éternelle  
L'interrogeait en vain ;  
Mais tous la saluaient, la voûte encor déserte,  
Et chaque siècle, au seuil de sa fosse entr'ouverte,  
Murmuraient : c'est demain !

C'est demain que luira l'étonnante aurore !  
—Et les siècles passaient sans amener encore.  
Une nuit cependant,  
Nuit où les cieux lançaient une lumière étrange,  
L'éclair devint le jour, et le pied d'un archange,  
Fendit l'espace ardent.

Il était né ! disait-il, au plus haut de la nue,  
Et la terre, à ce mot qui perçait l'étendue,  
La terre chancela ;  
Et du foud de leur tombe, accourus pour entendre,  
Tous les vieux siècles morts secouèrent leur cendre  
En criant : Le voilà.

E. T.

A NOS COLLABORATEURS

Plusieurs de nos collaborateurs se plaignent du retard que nous apportons à la publication de leurs écrits.

Ils ont raison et ils ont tort.

Le retard existe, mais il est motivé par la pluie d'annonces qui nous inonde.

Dans quelques jours nous mettrons ordre à tout cela.

Un peu d'indulgence, s'il vous plaît !

Fragment de dialogue entre députés :

—Quel portefeuille me confierez-vous, quand vous aurez mission de composer un cabinet ?

—Celui de la marine, mon cher monsieur X... car vous vous entendez merveilleusement à virer de bord !





LA SAINTE FAMILLE.

## HIER ET DEMAIN

UN CONTE DU JOUR DE NOËL POUR LE GRAND MONDE

J'AVAIS, comme de coutume, suspendu un bas de ma plus longue et plus belle paire à mon clou particulier.

Sur un pan du mur de notre grande *nursery*, depuis bien des jours de Noël, six clous réservés à l'usage antique et solennel, restaient alignés.

Ils y sont même encore, quoique la *nursery* ait perdu son nom et son utilité. Ils y sont encore—persistants comme les bons souvenirs—accrochant parfois le bout flottant d'un ceinturon, la dentelle d'une manche qui les effleure, comme pour remédier un peu de l'intérêt de jadis.

Comme on devient maussade et moralisateur en vieillissant !

Ces clous innocents, qui faisaient autrefois battre mon cœur impatient d'une joie sans borne comme sans mélange, me font m'arrêter maintenant, toute rêveuse et philosophe.

Je les recompte sur le mur, pensant que tout cela est fini, songeant aussi que les propriétaires des deux premiers n'y sont plus, ne reviendront jamais, etc ; bien d'autres idées se mettent à me passer dans l'esprit et me tiennent clouée, là, au milieu de la pièce, regardant fixement... nulle part, au grand préjudice de mon apparence personnelle.

C'est que ces six clous en content des choses !

Cela chante la poésie, la candeur de l'enfance, au milieu d'un entourage qui accuse l'expérience, la maturité des sentiments, qui trahit jusqu'à la transformation graduelle des aspirations chez les bébés grands :

On voit çà et là des livres, des portraits, divers articles parlant tous le langage d'un autre âge.

Et devant le contraste de ces deux époques, l'on se demande : Laquelle vaut le mieux ?

Au temps que je suspendais mon bas, je n'aurais voulu pour rien au monde perdre mes chères superstitions. Je croyais à *Santa Claus* avec fanatisme.

Que ses desseins impénétrables, que ses dons mystérieux m'inspiraient donc des rêves fantastiques, des conjectures délicieuses !

Que mon ingénieuse ignorance me laissait supposer de trésors enfouis en des sphères féériques que des notions plus positives m'ont depuis fait oublier !

Aussi, l'on ne saurait se figurer quelle mélancolie, quel vide se produisit dans mon âme quand ses adorables chimères commencèrent à me paraître moins vraisemblables !

Je résistai quelque temps à la désillusion ; je retins, comme malgré eux, les bien-aimés fantômes qui voulaient s'enfuir.

Lutte inutile ! Il m'eut fallu pour garder ma foi naïve, mes rêves chéris, fermer mes oreilles et mes yeux, arrêter les recherches de ma raison curieuse, oublier les leçons journalières de l'expérience, toutes choses qui voulaient voir, entendre, déduire et philosopher avec une ardeur désespérante.

Je vis, j'entendis, je résonnai tant qu'un bon jour je sentis avec douleur qu'il me fallait faire mes adieux à mon pauvre *Santa Claus*.

C'était ingrat et ridicule ; la dette de reconnais-

sance que j'avais accumulée, toutes les effusions, les joies du passé, tout cela était donc absurde et faux ?... J'en voulais aux autres de m'avoir trompée... En somme, je me sentais fort malheureuse, le monde me semblait bien morose, bien insignifiant !

Le coup décisif arriva ainsi :

Ce soir-là, malgré mes doutes, j'avais fait comme les autres, car il y avait derrière moi tout un petit peuple encore crédule que je regardais avec un mélange d'ironie et d'envie.

—Après tout, qui sait ! argumentai-je en moi-même, c'est peut-être toujours vrai... Le bon Dieu est bien bon, et si puissant ! Qu'est-ce qui empêche qu'il envoie lui-même, directement son expert et fidèle *Santa Claus*, distribuer les récompenses à ses petits enfants ! Du reste, je vais bien voir. Mes yeux veilleront plutôt toute la nuit. Il faudra enfin que cela s'éclaircisse ! S'il en vient un autre que l'envoyé du ciel, il ne m'échappera pas celui-là !

Ma surveillance, d'ailleurs, ne faisait pas que de

Morphée ! J'y mis pourtant toute mon énergie ; ma vigilance ne s'était pas ralentie pour la peine d'en parler, au moment où, vers minuit, l'on vint mettre dans le corridor la veilleuse dont une lueur se projetait justement sur la rangée de nos bas encore vides.

—Je vais bien voir ! fis-je avec un redoublement d'anxieuse émotion...

Rien d'inusité ne se passe. Quelqu'un qui rentre dans sa chambre, un silence profond prolongé.... Tout plaide en faveur de *Santa Claus*.

J'écoute encore... rien... Je me rassure, ma tête inquiète et tendue retombe souriante sur l'oreiller ; tous les chers fantômes rentrent en se bousculant joyeusement dans mon cerveau rasséréné.

*Santa Claus* triomphe. Il s'avance déjà dans mon rêve radieux, tenant à la main son carnet de notes, courbé sous un fardeau monstrueux, riant malicieusement dans sa longue barbe blanche de givre et d'antiquité.

Oh ! le beau moment !

Je savais bien que ces gens-là mentaient qui disaient avec de mauvais sourires :

—Il n'y a pas de *Santa Claus* ! Est-ce que le bon Dieu se mêle de cela ?...

On a beau dire, personne ne devine si bien nos souhaits et nos désirs intimes pour cacher adroitement dans nos bas, juste les choses que nous voulons.

Cher vieil ami ! J'aurais voulu lui sauter au cou tant je le trouvais bon d'être revenu !

Oh ! il devait bien avoir dans ce grand sac, de beaux pantins pour moi ! Je les lui avais demandés, avec tant d'instances !

.....  
Avais-je dormi longtemps, quand un bruit soudain me fit ouvrir les yeux ?... Je l'ignore. C'était un son métallique qui m'avait réveillée ; avant d'avoir pu recueillir mes esprits et m'être rendu compte de ce qui arrivait, j'avais vu l'ombre du nez paternelle effleurer rapidement la muraille ; j'entendis en même temps le battement d'une pantoufle qui retrairait en hâte...

C'en était fait à jamais de mes rêves merveilleux. Ils s'étaient effacés avec l'ombre susdite !...

Il n'y eut, pour me consoler de la décevante réalité, que les pantins que je trouvai dès l'aube, gisant sous mon clou particulier, et dont la chute intempestive m'avait si douloureusement éclairée sur le prosaïsme des choses d'ici-bas.

Que de cruelles leçons m'a depuis données la vie, sans avoir pu épuiser pourtant mon

fonds de poétiques illusions, tant on en amasse en ces folles années de l'enfance.

En l'honneur de ce beau jour de Noël, à ceux qui m'ont lu, je souhaite, comme récompense, de n'avoir pas trop d'oreilles pour les sinistres avertissements de cette vieille blasée qu'on nomme l'Expérience. Libre à eux de ne pas croire à *Santa Claus*, mais au moins qu'ils lui trouvent des adeptes en leurs petits enfants, à cause des grandes joies dont nous lui avons tous été redevables.

JOSEPHTE.

A propos de Noël : Nous rencontrons hier un pauvre petit diable qui nous demande l'aumône.

—C'est pour mon Noël, nous dit-il de l'air le plus lamentable du monde.

—Et que mettras-tu dans ton soulier ?

—Mon soulier, répond-il en ouvrant de grands yeux, je n'en ai pas !



Santa Claus consultant son carnet de notes afin de donner des récompenses

commencer à s'exercer.

Toute la journée, moi-même, j'avais voulu être portière. Les allants et venants, les paquets petits et gros, les colloques suspects, tout fut noté avec soin, sans trahir pourtant d'indices révélateurs.

Mon scepticisme pâlisait, mes illusions reprenaient vigueur.

—Je vais bien voir ! me répétais-je, tandis qu'on emportait la lumière, que les innocents qui m'environnaient se mettaient à ronronner et à marmotter des choses inintelligibles en leurs rêves d'or.

Je vais bien voir ! Mon Dieu, qu'il en coûte de voir quand il fait noir, que la pendule vous berce obstinément de son monotone tic-tac, que le sommeil caresse doucement le bord de vos paupières, engourdit sans bruit vos pensées !

Mon Dieu, que c'est difficile de ne pas oublier son inébranlable détermination, de ne pas céder à la persuasive et commode logique du consolant

PRIMES DU DERNIER TIRAGE

LISTE DES RÉCLAMANTS

**Montréal.**—Théophile Larose (\$25.00), 248, rue Mignonne ; Delle Albina Brunet, 2193, rue Notre-Dame ; D. Bruchési, 2137, rue Notre-Dame ; Charles Desjardins, 535, rue Craig ; N. A. Sénécal, 2133, rue Notre-Dame ; Delle Caroline Gauthier, 475, rue Beaudry ; Philias Desjardins, 316, rue Hypolite ; Vital Laplante, 12, rue Pantaléon ; Joseph Mercier, 21, rue St-Christophe ; Alphonse Laverdure, 194, rue Pantaléon ; L. N. Dubéau, 123, rue St-Christophe ; Ovilva Côté, 475, rue Panet ; Joseph Gagnon, 64, rue Napoléon ; Dame George Sicard (\$3.00), 202, rue St. Martin ; Delle Séraphine Arcouet, 240, rue St-Dominique ; Joseph Rochon, 31, rue Champlain ; L. Valois, 379, rue Dorchester ; D. Jiffard, 826, Bonaventure ; John Campbell, 277, rue St-André ; Delle Clara Belanger, 124 1/2, rue Craig ; Alphonse Lahaise, 213, rue Plessis ; P. Chartrand, 62, rue Versailles ; Delle Maria Lanctôt, 37 1/2, rue du Champ-de-Mars ; A. Bertrand, 189 1/2, rue des Allemands ; Joseph Lemieux (\$2.00), 60, rue St-Antoine ; A. A. Audet, 225, rue Laval ; H. Jacques, 297, rue Workman.

**Québec.**—Godias Vézina (\$25.00, prime réclamée après la publication de la dernière liste), 25, rue St-Pierre, St-Sauveur ; Edouard Jackson (\$50.00), 2, rue Drolet, quartier Montcalm ; Alphonse Laroche, 216, rue Richardson, St. Roch ; Dame C. Z. Langevin, 78, rue de l'Eglise, St. Roch ; Magloire Gingras, 28, rue des Prairies, St. Roch ; Louis Cantin, rue Ste-Gertrude, St-Sauveur ; George Boyte, 136, rue Bayard, St-Sauveur ; Edward Little, 70, rue St-Joachim ; Mathias Blouin, coin des rues Ste-Hélène et de l'Eglise, St-Roch ; François Grenier, 40, rue Scott ; G. Vézina, 25, rue St-Pierre, St-Sauveur ; Oscar Perron (\$15.00), 22, rue Hamel, St-Sauveur.

**Ville St. Henri.**—Stanislas Lafrenière (\$5.00), 176, rue St-Henri.

**Boucherville.**—Louis Normandin.

**L'Acadie, P. Q.**—Olivier Lebrun.

**Worcester, Mass.**—Pierre Deblois.

**Sherbrooke.**—Vilbon Couture.

**Pointe Saint-Charles.**—Théophile Terrien, 72, rue Albert.

**Stanstead.**—E. S. Mazurette, N. P.

**Berthier (en haut).**—Madame N. Hénault.

**South Burlington, Vt.**—H. Fortier.

**St-Anne de Belleville.**—Delle P. Riendeau.

COMPLIMENTS DE NOEL  
**LORGE & CIE**  
 21 RUE ST-LAURENT  
 Chapeliers et Marchands de Fourrures.

Présents de Noël et du jour de l'An

1693, NOTRE-DAME



MAGASIN DE 10 CENTS

La semaine dernière, nous avons publié la gravure d'un garçon qui allait à l'étonnant

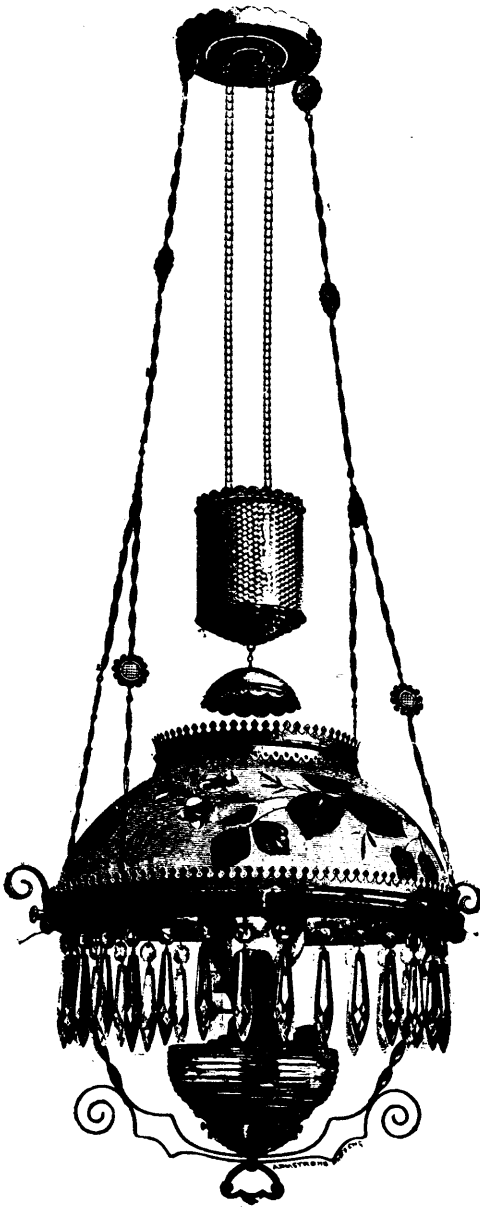
**MAGASIN DE 10 CENTS,**  
**1693, RUE NOTRE-DAME**

Eh bien ! ce garçon vit tant de milliers de beaux articles, qu'il se crut le jouet d'un rêve. Voici la liste de ce qu'il vit : Poupées sans nombre, Instruments Musicaux, Sleighs, Cutters, Trains Sauvages, Vases et un tas de jolis articles *Bric à Brac*, qu'il dit pouvoir en acheter un nombre infini pour bien peu d'argent.

Il dit aussi que si les gens connaissaient le bon marché des choses qui se vendent à ce magasin, ils ne voudraient pas acheter ailleurs.

**L'ETONNANT MAGASIN DE 10 CENTS**  
**1693, RUE NOTRE-DAME,**  
 (Près de l'église Notre-Dame)

X



X

AVANTAGE EXTRAORDINAIRE  
 POUR LES  
**FETES SEULEMENT !**

COMPLET A \$5.00  
**Willey's China Hall**  
 1801 - RUE NOTRE-DAME - 1801

**CARTES DE NOEL ET DU JOUR DE L'AN**  
 ANGLAISES ET FRANCAISES

Le plus grand et le meilleur assortiment de cette ville. Albums, "Scrap Books," Traineaux, Trains Sauvages, Paniers à Fruits et Corbeilles pour Cartes, Vinaigriers et Mari-nadiers en argent.  
 Jouets de tous genres à des prix très bas. Venez et examinez notre stock.

**JAMES MURRAY & CIE.,**  
 636, rue Ste-Catherine, coin de la rue Jacques-Cartier

**GRANDES VENTES**  
 —DE—  
**Noel et du Jour de l'An**

Réduction spéciale dans les Manteaux pour Dames et Ha-billements pour Messieurs, spécialités de  
**ARCAND FRERES**  
 111, RUE ST-LAURENT

**AUX FAMILLES**

Nous appelons l'attention particulière des familles sur la REDUCTION SPECIALE dans les

**ETOFFES A ROBES**

— ET LES —

**LAINAGES**

Que fait en ce moment la maison PERREULT. Le public ne devrait pas manquer de visiter cet établissement avant de faire ses achats, car les avantages qu'on y offre sont vraiment extraordinaire, et cette réduction de prix est faite en vue de diminuer son stock.

**L. M. PERREULT,**  
 225, RUE ST-LAURENT



**CHAPEAUX !**

Demandez à voir l'assorti-ment considérable de

**LAINAGES,**

Tels que Châles de choix, Capelines élégantes et articles de tous genres.

Manchons en peluches tous nouveaux faits sur commande. Etoffes à robes, la fureur du jour à New-York et très appréciées à Montréal.

Les femmes élégantes sont surtout priées de visiter nos salons.

**MANTEAUX**

Ventes extraordinaires de manteaux, tous les jours. Choix et prix exceptionnels. Venez les visiter, et vous vous en-retournez convaincus des véritables avantages offerts en vue de la réduction de NOTRE STOCK

**POUR LA FIN DE SAISON**

Nous sommes obligés de sacrifier certaines marchandises de modes, vu que cette saison tire à sa fin, et tous nos prix ont été spécialement réduits afin de diminuer notre stock.

Nous invitons les DAMES de ne pas manquer cette belle occasion de faire des achats exceptionnels, surtout en fait de

**MANTEAUX,**  
**MANCHONS,**  
**CHAPEAUX,**  
**LAINAGES,**  
**ETC., ETC.**

Mlle Champagne annonce aussi qu'elle se chargera de la confection de robes de bals et de réception, à court délai, 25 couturières de première classe étant attachées à l'établissement et n'épargnent rien pour satisfaire la clientèle.  
 Commandes remplies à huit heures d'avis.

**Mlle J. CHAMPAGNE,**  
 752, RUE STE-CATHERINE

**Cadeaux de Noel**

In-Re of Charles Starnes & Cie., Faillis

Nous conseillons à ceux qui ont des achats à faire de venir à nos magasins voir l'exposition de nos riches et beaux articles Français et Allemands, achetés au montant de \$3,000.

Ces marchandises ont été mis en entrepôt, en vue d'une augmentation de fonds et vendus à l'enchère à 37 cents dans la piastre.

**N. E. HAMILTON & Cie**

1888 ET 1890, NOTRE-DAME

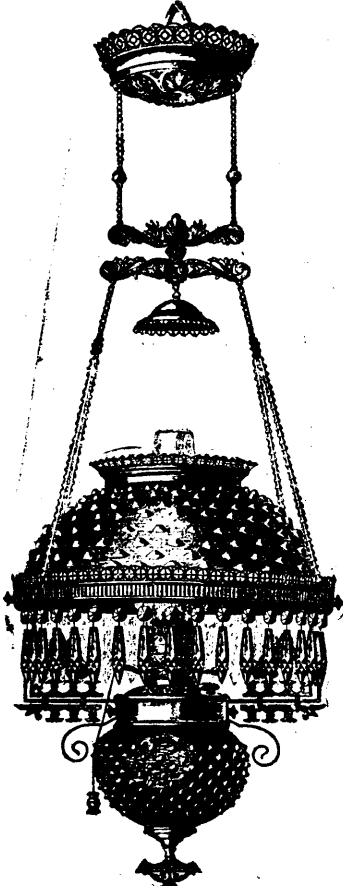
—ET—

**1348, RUE STE-CATHERINE**

# PRESENTS POUR LES FETES

Nouvelles lampes de table.  
Porte-bijou tout nouveau.  
Cabaret en cuivre battu.  
Élégant fruitier plaqué.  
Belles lampes à pendants.  
Nouveau service à l'eau.  
Lampes en cuivre à suspensoire.  
Un beau huilier, etc., etc., etc.

**A réduction sans pareille**



Prix spéciaux d'ici aux Fêtes dans la

Porcelaine fine, l'Argenterie, la Faïence, la Coutellerie, la Verrerie et mille et un objets de fantaisie des plus présentables comme

**Cadeaux des Fêtes du Nouvel An**

Ah! le beau service à dîner! Venez voir, venez voir

—92—

DE CES SERVICES

Presque pour rien. Cette réduction dans nos services à dîner est la plus considérable faite jusqu'à présent, et les acheteurs ne devraient pas perdre cette occasion.

**L. DENEAU**

2023, rue Notre-Dame

**MAGASIN DE L'UNION,**  
No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents jusqu'à \$3.00.  
PULL OVER faits sur commandes à 24 heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT,  
Gérant.

**HENRY SCHMITH,**

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon ouvrage, satisfaction garantie.  
Conditions modérées.

# GRANDE INSTALLATION!

Mous invitons le public à venir visiter NOTRE GRAND ÉTALAGE de MARCHANDISES DE FANTAISIE pour

## Présents de Noel et du jour de l'An

Nous avons aussi réduit considérablement toutes nos ÉTOFFES A ROBES et TOUS NOS LAINAGES, afin de donner l'avantage à nos pratiques qui veulent faire des étrennes de donner du beau et à très pas prix.

# GAGNON & TOUSIGNANT,

COIN DES RUES STE-CATHERINE ET ST-LAURENT

FUMEZ LE CIGARE

**DOCTOR**

R. COURTEAU & CIE.,

210 - RUE CRAIG - 210

MONTREAL

**A. BYARELLE,**

41, Cote St-Lambert, Montréal

TOUTES SORTES DE

**CHAUSSURES**

Pour hommes, femmes et enfants, faites sur commande et réparées avec soin et promptitude.

**CREMERIE**

M. Giard a l'honneur de solliciter le patronage du public, pour son commerce, et rappelle à ses nombreux clients de sa crèmerie de Saint-Antoine de Richelieu qu'il est encore prêt à recevoir toute commande qu'on voudra bien lui confier.

Beurre des crèmeries et des cultivateurs, fromage à la crème, œufs frais, reçus tous les jours, pois et fèves.

**J. A. GIARD,**

36, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL.

RIEN

N'égale

—LE—

**SIROP**

—DE—

GOMME

O'Épinette Rouge

—DE—

**GRAY**

POUR TOUTES

LES

AFFECTIONS

DES

POUMONS.

**RECONNAISSANCE**

Depuis sept ans, je souffrais de dyspnoë. J'ai employé tous les médicaments qui m'ont été enseignés, mais sans aucun résultat. Depuis un mois, je bois l'Eau de Saint-Léon, tel que prescrit, et je puis affirmer sous serment que c'est le meilleur remède contre cette terrible maladie. Je la recommande fortement.

ROBERT ADAMS,

Ateliers de M. Chanteloup, rue Craig.

Cette eau merveilleuse est en vente, pour la modique somme de 25 cents le gallon, chez E. MASSICOTTE & FRÈRE, 217, rue Ste-Elizabeth, Montréal. Téléphone No 810 A.

**REMEDE DE LEDUC**



PATENTÉ LE

9 JUILLET 1886

Guérit la diphtérie, grippe, bronchite, asthme, rougeole, fièvre scarlatine noire, maladie du foie, consommation et inflammation de poumons et du foie.

Preuves, par affidavits assermentés des guérisons opérées par le remède de Leduc pour la coqueluche, nous citerons les noms ci-dessous mentionnés :

Pour la coqueluche, bronchite, toux, consommation et inflammation de poumons. Ed. Mousseau, A. Rochon, J. P. Fortin, E. L. Deslauriers, Célestin Laurin, Joseph Séguin, Charles Fortin, Téléphore Bonnin, François Mailloux. Assermentés en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour un cas de coqueluche suffoquant, avec effusion de sang par les yeux et les oreilles : N. Dalpé. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 9 Juillet, 1883.

Pour la consommation galopante, à la 1re période : Louis Vaillancourt. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 9 Juillet, 1883.

Pour la fièvre scarlatine noire angineuse : E. Legault dit Deslauriers. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour l'inflammation de poumons et d'intestins : Célestin Laurin. Assermenté en présence de J. A. Champagne, J. P. Hull, 13 Juillet, 1883.

Pour la diphtérie, deux enfants condamnés : Alexis Daoust, menuisier. Assermenté en présence de N. Tétrault J. P. Hull, 8 Juin 1886.

Certificats : Pour toux opiniâtre très-grave, chez deux enfants, R. C. Auld, 78 rue Fort, Montréal, 8 Mai, 1886.

Pour bronchite et dyspepsie sur lui-même et deux de ses enfants ; et, plusieurs autres personnes guéries avec le même remède, par lui vendu : Alf. Bonnin, épicière, No. 2 marché St-Laurent, Montréal, 23 Juin, 1886.

Pour l'asthme : François Dagenais, 324, rue St-Hypolite. Signé en présence de : Cyrille Lortie, ferblantier ; Antoine Daoust, boucher ; Joseph Laurin, marchand de bois ; Maurice Daoust, boucher ; Montreal, 3 Novembre, 1886.

Pour l'asthme : Zotique Sancier, 983 rue St-Laurent, Montréal. Signé en présence de Thomas Berry et Ed. Nap. Nairne Blackburn Montréal, 27 Octobre, 1886.

Et, autres remèdes pour la purification du sang, névralgie, mal de tête, beau-mal, érysipèle, cholera avec vomissement, les maladies nerveuses, les darts vives, épilepsie et herbe à la puce.

Ainsi que, la tisane de racinages récemment découverte, pour la guérison de l'hydropisie, le tranchement d'urine, le rhumatisme inflammatoire et la jaunisse.

Preuves de son efficacité : Mde Alf. Meloche, Melle. Délima Bonnin, 171 rue Elizabeth et, Mr. Tibodeau, bijoutier, 13 rue Jean.

Ces remèdes sont en vente au No. 634, rue St-Laurent, Montréal.

**FRANCEUR & STE-MARIE**

Fabricants et importateurs de

**CHAPEAUX ET FOURRURES**

601, RUE SAINTE-CATHERINE

2me porte Est de la rue Amherst

SPÉCIALITÉ : FOURRURES FINES

**ROBES ET MANTEAUX**

Mlle C Lemieux, ci-devant du Grand Syndicat, désire informer sa nombreuse clientèle, et le public, qu'elle se chargera de la confection de manteaux et de robes à la plus grande satisfaction et à des prix relativement bas.

Confection supérieure, coupe de haut goût.

**Mlle C. LEMIEUX**

848, rue Sainte-Catherine, Montréal

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

**PHARMACIE EDMOND LEONARD,**

et nous avouons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eau dentifrices, etc, sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME,

convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

**VETEMENTS D'AUTOMNE!**

Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au changement. Évitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou fanées paraissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintées en une bonne couleur foncée. Effets en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture

**British American Dyeing Company,**

Bureaux : 221, rue McGill ; 2435, rue Notre-Damé ; 693, rue Ste-Catherine.

**Chester's Cure!**

Pour la Toux Rhumes  
L'Asthme Bronchites Catharre  
Enrouements Etc, etc.

**LE GRAND REMEDE CANADIEN**

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

**W. E. CHESTER,**

461, rue LaGauchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00  
petite boîte..... 50

**LE PALAIS D'ARGENT**

33 RUE ST-LAURENT

**Cadeaux de Noces**

**d'Anniversaires de Naissance**

Un fait qui n'est pas encore grandement reconnu, c'est qu'on trouve au PALAIS D'ARGENT, 33 RUE ST-LAURENT (à quelques portes au-dessus de la rue Craig, un

**Assortiment d'Argenteries**

aussi riche et varié qu'en puisse offrir n'importe quelle grande maison de cette ville.

Ayant l'avantage d'une location réduite, comparativement aux autres maisons des rues Notre-Dame et St-Jacques, faisant le même commerce, les propriétaires du

**PALAIS D'ARGENT**

sont en état d'offrir leurs marchandises à des prix véritablement bas, et invitent cordialement et respectueusement le public à faire une visite à leur stock.

Voyez leurs vitrines, pour les derniers des- sus dans les argenteries et articles plaqués.



RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 236.—ENIGME

Je suis souvent un bien, et quelquefois un mal.  
On me vante parfois, d'autres jours on m'ou-  
[trage.  
Propice à quelque-uns, à tel autre fatal,  
A ma loi je soumets le fou comme le sage.

SOLUTION :

No 135.—Le mot est : Drap-eau.

ONT DEVINÉ :

Dame C. Roy, Côte-des-Neiges ; Jeanne, Beauharnois ; Mme J. B. E. Bédard ; Ot-tawa ; Mlle Lucy Nesbitt, Mme T. L. Na-deau ; Alf. Gingras, Mlle Leda Tranquille, Mme Cerial Bédard, Mlle Lucille Bélanger, Mlle E. H. Nadeau, Québec ; Mlle Eugénie Cinq-Mars, J. B. H. Gariépy, Mme J. Forgue, G. E. L., Etudiant, L. U. Renaud, Montréal ; Mlle Flore Gélinas, Yamachiche ; Argus, Val-leyfield ; Mlle Athalie Lauzier, N. Côté, Jos. Renaud, jr., Alric Renaud, jr., Mlle Ang. Morency, Québec ; J. E. Martin, Lewiston ; Mme Alphonse Bernier, Lévis ; B. E. Lavi-gueur, Trois-Rivières.

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

61, RUE ST-GABRIEL,

Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques

MONTREAL

LESAGE & AMIOT,

Ingenieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,  
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

Livres étrennes ! Livres d'étrennes !

ON TROUVERA A LA LIBRAIRIE

G. O. BEAUCHEMIN ET FILS,

256 ET 258, ST-PAUL

Un grand choix d'ouvrages reliés avec luxe pour Cadeaux et Etrennes.

Ouvrages religieux, et littéraires. Très belles éditions d'ouvrages Canadiens. Livres de Prières et de Piété ; Albums d'images pour les enfants etc., etc.

Cartes de fantaisie, avec devises en fran- çais, nouvelles et inédites. Cartes unies, frangées et sachets. Cartes de visites, tous les genres. Cartes à jouer. Albums à pho- tographies et autographes, le plus riche as- sortiment. Articles de fantaisie, etc.

Un catalogue détaillé des cartes de fan- taisie, cartes de visite, cartes à jouer, sera adressé sur demande. Le catalogue de litte- rature est en préparation, on est prié d'en faire aussi la demande.

MEUBLES

En Vieux Chêne.

MEUBLES DE TOUS GENRES.

Sets de Salons, de Chambres, &c.

GRANDE VARIETE

ET A DES PRIX REDUITS.

Une visite à nos immenses entrepôts con- vaincra l'acheteur des avantages que nous of- frons au public.

W. KING & CIE,

652, RUE CRAIG. Montréal

VICTOR ROY

ARCHITECTE

No 28, rue Saint-Jacques, Montréal

Réduction générale sur <sup>l'ensemble</sup> nos Marchandises

Tous nos Tweeds, Draps, Etoffes à Robes, Tapis, Prélarts, etc., etc.,  
vendus à sacrifices pour la dissolution au mois de janvier

—AU—

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

24016

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."



ETABLIE EN 1870

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.  
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.  
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.  
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.  
Huile de Foie de Morue, etc.,

HENRI JONAS & CIE.,

10 - RUE DE BRESOLES - 10

(DATTISES DES SOEURS)

MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT - LAURENT - 18

MONTREAL

LABBÉE & CIE,  
MARCHANDS DE

Ferronneries,  
Peintures,  
Huiles, Vernis, Vaiselles,  
Verreries.

USTENSILES DE CU. SINE, Etc.

—AU—

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE,  
MONTREAL

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane,  
de sa dernière impo-tation, pour  
fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

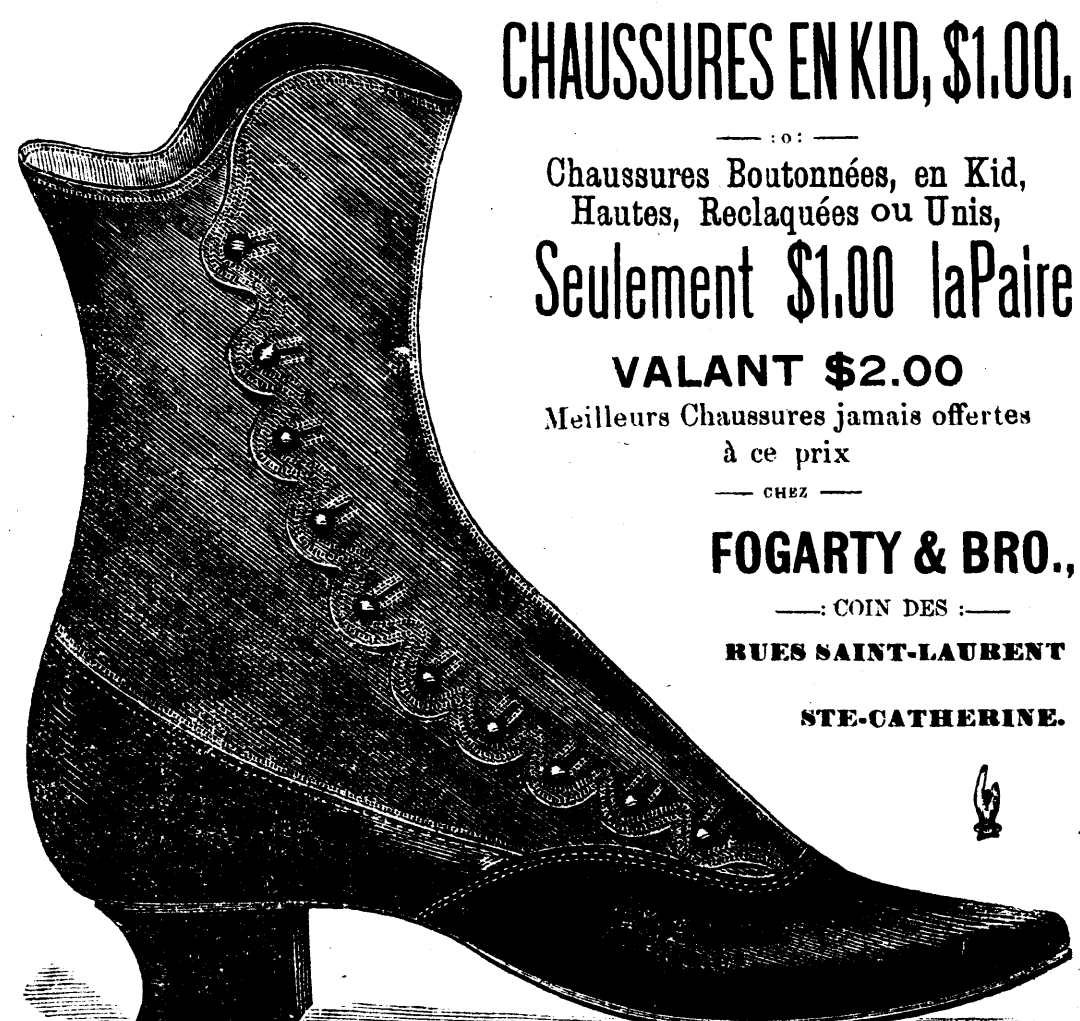
Est un Cigare de 10 cts vendu  
pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de pre-  
mière classe. Essayez-le

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.  
Howell & Co's Newspaper Ad-  
vertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising  
contracts may be made for it IN NEW YORK.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par  
Berthiaume & Sabourin, éditeurs-proprie-  
taires, Bureau : rue Saint-Gabriel, No 20,  
Montréal

Chaussures en Kid \$1.00.



Chaussures en Kid \$1.00.

CHAUSSURES EN KID, \$1.00.

Chaussures Boutonnées, en Kid,  
Hautes, Reclaquées ou Unis,  
Seulement \$1.00 la Paire

VALANT \$2.00

Meilleurs Chaussures jamais offertes  
à ce prix

FOGARTY & BRO.,

—: COIN DES :—  
RUES SAINT-LAURENT  
STE-CATHERINE.

## FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 24 décembre 1886

## JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

**L** en revint le soir avec cinquante louis ; la réussite ne laissa rien à désirer, le capitaliste promit de l'argent, en donna même un peu, non de quoi vivre mais de quoi vivoter, et s'arrangea de façon à fatiguer Paul Leroyer et à le contraindre à lui céder son invention pour un morceau de pain.

Deux ans plus tard, c'est-à-dire au commencement du mois de septembre 1837, Esther et M<sup>me</sup> Amadis habitaient toujours ensemble le vieil hôtel de la rue Saint-Louis, au Marais.

Esther restait folle.

A la vérité, de loin en loin, quelques vagues éclairs de raison semblaient illuminer la nuit de son intelligence, mais les médecins ne donnaient à M. de la Tour-Vaudieu qu'un bien faible espoir de guérison.

Chaque mois Sigismond, dans le plus strict incognito, se rendait à Brunoy chez le docteur Leroyer pour embrasser son fils qui se développait à vue d'œil.

La duchesse douairière déclina rapidement ; Sigismond voyait approcher l'heure où il pourrait déclarer son mariage et prendre son enfant auprès de lui.

Georges et Claudia Varni ne s'étaient point quittés. Ils suivaient de loin le petit-fils grandissant tandis que s'éteignait l'aïeule.

Plus que jamais le marquis de la Tour-Vaudieu en était réduit aux expédients. Les juifs n'acceptaient plus sa signature qu'en prélevant des intérêts de quatre-vingt pour cent, et encore se considéraient-ils comme fort audacieux en aventurant ainsi leur argent.

Claudia Varni néanmoins n'abandonnait point Georges et subissait sans se plaindre des privations de toutes sortes, non par dévouement, ni même par insouciance, mais parce qu'un mystérieux instinct l'avertissait qu'il serait bientôt riche, et qu'elle voulait être auprès de lui pour avoir sa part du gâteau.

Les créanciers de Georges avaient obtenu contre leur débiteur de nombreux jugements de prise de corps. Les gardes du commerce étaient en campagne.

Il fallait se cacher pour éviter la prison pour dettes.

Georges et Claudia habitaient donc à Neuilly, à gauche de l'avenue qui conduit au pont, une maison toute meublée, très isolée, entourée d'un vaste jardin et louée sous un faux nom moyennant une somme très modeste. Ils y vivaient seuls et n'y recevaient personne.

Claudia était toujours admirablement belle.

XXXII

Le marquis découragé semblait avoir vieilli de dix ans, et son caractère s'était assombri en même temps que ses cheveux grisonnaient.

Un soir Claudia Varni, absente depuis deux heures de l'après-midi, rentra vers neuf heures du soir.

— Apportes-tu de l'argent ? lui demanda Georges.

— Non. Les usuriers deviennent intraitables.

Sachant la duchesse ta mère aux portes de la tombe, ils sont allés aux informations et ils ont acquis la certitude que tu avais dévoré non seulement ta part de la fortune paternelle mais encore, et au delà, ce qui devait te revenir après la mort de ta mère... Ça les met en fureur, ces braves gens... Ils ne parlent plus seulement de te faire emprisonner pour dettes, mais encore de te traduire en police correctionnelle sous prévention d'escroquerie, comme les ayant dupés en leur faisant croire à l'existence de ressources imaginaires.

— Mais alors je suis perdu ! balbutia Georges avec accablement.

— Non, grâce à moi... j'ai obtenu huit jours de répit...

— Eh ! que puis-je faire en huit jours ?

— Tu peux être riche.

— Parfaitement. C'est celle de mon frère... répondit le marquis après avoir lu tout haut la suscription ainsi conçue : MONSIEUR LE DOCTEUR LEROYER, A BRUNOY. Comment cette lettre se trouve-t-elle entre tes mains ? ajouta-t-il.

— Je te le dirai tout à l'heure quand tu auras pris connaissance de son contenu...

Cher docteur,

Des circonstances imprévues changent tous mes projets, modifient toutes mes résolutions, je ne sais encore si je dois m'affliger ou m'en réjouir.

Quoi qu'il en soit, j'ai besoin une fois de plus de ce dévouement dont vous m'avez donné tant de preuves, et que je n'hésite pas à mettre de nouveau à contribution.

Trouvez-vous demain, à dix heures du soir, avec l'enfant, sur la place de la Concorde, près du Pont-Tournant. Un homme de confiance vous attendra avec une voiture et vous amènera près de moi. Aucune erreur n'est possible, car cet homme s'approchera de vous et vous appellera par votre nom.

Discretion absolue comme par le passé. Ne répondez point à cette lettre, votre réponse ne pourrait me parvenir en temps utile.

Que personne à Brunoy ne connaisse le motif de votre voyage.

Faites en sorte de n'arriver à Paris qu'à l'heure convenue et ne voyez personne avant de m'avoir vu moi-même. Ceci est de la plus haute importance.

A demain donc, cher docteur. Votre affectionné et absolument dévoué,

DU C S. DE LA T.-V.

Georges avait achevé sa lecture.

Il regarda Claudia comme pour l'interroger.

Elle lui expliqua que cette lettre sans date devait être remise en temps opportun au docteur Leroyer, qui viendrait plein de confiance au rendez-vous donné, en apportant l'enfant.

Claudia poursuivit :

— J'ai trouvé dans un de tes meubles de vieilles lettres du duc. Ma femme de chambre a séduit le valet qui tous les huit jours met à la poste une épître adressée à Brunoy. J'ai eu la dernière entre les mains pendant cinq minutes, ce qui m'a permis de reproduire exactement les formes affectueuses avec lesquelles le duc écrit au vieux médecin... Enfin, j'ai déterré dans Paris un bien brave homme, un cidevant notaire retour de Brest ou de Toulon, qui n'a pas son pareil pour les imitations calligraphiques et qui, moyennant dix louis, m'a fabriqué ce petit chef-d'œuvre dont, bien entendu, j'ai fourni le texte...

Georges rayonnait de joie.

— Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il, envoyons cette lettre demain et agissons après-demain...

— Tu vas trop vite... répondit Claudia. Il importe de s'assurer d'abord le concours du capitaine Corticelli pour le duel et ensuite il nous faut

un homme, un bandit de sac et de corde, à qui nous donnerons quelques pièces d'or et qui nous débarrassera du vieillard et de l'enfant.

— Où trouver cet homme ?

— Au cabaret du pont de Courbevoie, vrai repaire de bandits...

— Qui l'ira chercher ?

— Toi.

— Quand ?

— Cette nuit.

Vers onze heures, en effet, Georges déguisé se mit en route.

Claudia, brisée de fatigue après une journée si bien remplie, se jeta sur son lit, placé dans l'une des pièces du rez-de-chaussé, et s'endormit presque aussitôt.

Mais, si profond que fût son sommeil, elle ne tarda pas à être réveillée par un bruit bizarre.



L'un des chevaux s'abattit et brisa dans sa chute l'extrémité du timon.—(Page 33, col. 2).

— Comment ?

— Par une série de combinaisons écloses dans mon cerveau et qui me font, je crois, quelque honneur... Connais-tu le capitaine Corticelli ?

— Ce prétendu gentilhomme napolitain de première force à l'épée...

— Oui. Avant huit jours, il aura tué ton frère en duel.

— Allons donc ! Sigismond ne se battra pas avec un pareil drôle !

— Ce drôle saura l'y forcer, rapporte-t'en à lui pour cela, et il est sûr de son adresse.

— Soit... Mais le duc mort, restera l'enfant... Sigismond doit avoir écrit son testament...

Claudia tira de sa poche un portefeuille et prit dans ce portefeuille une lettre non cachetée qu'elle mit sous les yeux de Georges...

— Connais-tu cette écriture ? lui demanda-t-elle.

— Où trouver cet homme ?

— Au cabaret du pont de Courbevoie, vrai repaire de bandits...

— Qui l'ira chercher ?

— Toi.

— Quand ?

— Cette nuit.

Vers onze heures, en effet, Georges déguisé se mit en route.

Claudia, brisée de fatigue après une journée si bien remplie, se jeta sur son lit, placé dans l'une des pièces du rez-de-chaussé, et s'endormit presque aussitôt.

Mais, si profond que fût son sommeil, elle ne tarda pas à être réveillée par un bruit bizarre.

Claudia se dressa sur son séant et prêta l'oreille. Elle put bientôt se rendre compte de la nature du bruit qui frappait son oreille.

On cherchait à forcer le volet de la chambre où elle était couchée.

Claudia n'était pas une femme ordinaire, nous le savons.

Elle sauta en bas de son lit, passa rapidement un pantalon, nos lecteurs doivent se souvenir qu'à Brunoy elle se déguisait en homme, glissa son traversin sous ses draps pour faire croire que quelqu'un dormait dans le lit, prit sur la table de nuit une paire de pistolets et, marchant sans bruit, gagna la pièce voisine dont elle referma la porte à demi, puis elle attendit.

Le volet céda.

Le voleur trouva la vitre en employant un diamant de vitrier et une boule de poix, fit jouer l'espagnolette, ouvrit la fenêtre, escalada le rebord et s'introduisit dans la chambre.

Ce voleur était un jeune coquin de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, remarquable par sa maigreur exceptionnelle.

Il écouta et, n'entendant aucun bruit, il fit jaillir un rayon lumineux d'une petite lanterne sourde dont il était muni.

Sur la table de nuit brillait l'or d'une montre et de sa chaîne.

Le voleur allait s'en approcher à pas de loup, quand il crut distinguer une forme humaine étendue dans le lit.

Il tira de sa poche un long couteau, l'ouvrit, et prit son élan pour bondir et frapper.

Claudia, poussant brusquement la porte, se montra tenant un pistolet de chaque main...

Le voleur voulait fuir. Claudia, dont une idée bizarre venait de traverser l'esprit, ne lui en laissa pas le temps.

—Vous êtes à ma discrétion, lui dit-elle. Si vous tenez à la vie, jetez votre couteau sous le lit...

Le voleur obéit.

Claudia, dirigeant toujours vers lui les canons de ses pistolets, le contraignit à marcher jusqu'à un cabinet sans issue dont elle lui donna l'ordre d'ouvrir la porte.

Il le fit, et sur une nouvelle injonction il entra dans ce cabinet où Claudia l'enferma à double tour.

Puis elle s'assit, attendant le retour de Georges. Il revint, ayant complètement échoué, par la raison que les bandits l'avait pris pour un mouchard.

—Eh bien ! moi, dit Claudia, j'ai trouvé ce que tu cherchais...

Elle ouvrit la porte du cabinet.

Le voleur sortit suppliant.

Il se nommait Jean-Jeudi, ayant été trouvé dans un fossé le jour de la Saint-Jean, un jeudi.

On lui promit, non seulement de ne pas le livrer à la justice, mais encore de lui donner de l'argent s'il consentait à tuer, sans courir le moindre risque, un vieillard et un enfant.

Il accepta de fort bonne grâce ; mais, comme il n'inspirait à Georges et à Claudia qu'une confiance relative, on le munit de victuailles et on l'emprisonna dans la cave où il devait rester jusqu'au moment d'agir.

Le lendemain Claudia s'entendit avec le capitaine Corticelli, qui promit de se battre en duel avec Sigismond de la Tour-Vaudieu, moyennant l'engagement écrit de lui payer une grosse somme le lendemain de la mort du duc.

Tandis que se passait ces choses, la situation de Paul Leroyer n'était point devenue meilleure. Le malheureux homme de génie continuait à se débattre au milieu d'embarras de plus en plus inextricables.

Son prétendu commanditaire l'avait exploité, nous le savons, puis abandonné.

Plusieurs de ses créanciers venaient d'obtenir contre lui des *contraintes par corps* ; il pouvait être arrêté d'un moment à l'autre...

Mais ceci n'était rien à côté du dernier coup qui le menaçait.

Ce dernier coup lui fut porté par un homme d'affaires de Courbevoie, nommé Morisseau, à qui Paul Leroyer avait fait escompter trois traites de deux mille francs chacune, que lui-même tenait d'un Anglais acquéreur de plusieurs de ses machines.

Les traites revenaient impayées, les signatures étant reconnues fausses ; l'Anglais avait pris la fuite, et Morisseau menaçait de dénoncer l'inventeur au parquet comme complice du faussaire...

L'accusation était plausible... Comment démontrer son inanité ?... Paul, honnête homme par excellence, pouvait être perdu, déshonoré, condamné, envoyé au bagne...

Morisseau n'accordait que vingt-quatre heures, et Paul Leroyer savait qu'il serait inflexible.

### XXXIII

Il fallait rembourser six mille francs, le lendemain avant minuit, ou se brûler la cervelle pour éviter la cour d'assises.

Rembourser !...

Comment ?...

Une seule personne consentirait peut-être à venir en aide à Paul, c'était son oncle, le médecin de Brunoy...

Angèle exprima cette idée. Paul refusa d'abord de l'accueillir... La démarche lui semblait trop pénible et serait sans doute inutile...

La jeune femme supplia au nom de ses enfants dont il fallait sauver le père.

Paul Leroyer céda et promit de partir le lendemain au point du jour.

Au moment où il faisait cette promesse, Claudia Varni mettait à la poste la lettre adressée au docteur Leroyer et dont nous connaissons le contenu.

Le matin de ce même jour, le spadassin Corticelli avait trouvé moyen d'insulter si gravement, au bois de Boulogne, le duc Sigismond de la Tour-Vaudieu, qu'un duel devait avoir lieu le lendemain.

En 1837, aucun chemin de fer ne conduisait à Brunoy. Paul se dit qu'il marcherait plus vite que la patache et ne mit que trois heures pour arriver au but de sa course.

Le bon docteur venait de recevoir la prétendue lettre de Sigismond et, ne pouvant révoquer en doute son authenticité, il l'avait jetée au feu en se promettant d'en exécuter de point en point les prescriptions.

Au moment où Paul Leroyer partait de Paris, le duc de la Tour-Vaudieu, après avoir passé une partie de la nuit à écrire dans son cabinet, mit sous enveloppe les pages qu'il venait de remplir.

Sur cette enveloppe il traça ces mots :

### CECI EST MON TESTAMENT

Une seconde enveloppe reçut cet important dépôt.

Le duc la scella d'un cachet de cire à ses armes et écrivit l'adresse du docteur Leroyer, puis il sonna son valet de chambre et lui dit :

—Vous voyez cette lettre... Si je ne suis pas rentré à midi, ou si je ne vous ai pas fait donner contre-ordre d'ici là, vous la mettez à la poste...

—Oui, monsieur le duc.

Les témoins de Sigismond arrivèrent.

On partit.

A huit heures dix minutes le duc de la Tour-Vaudieu, pair de France, tombait mortellement frappé par l'Italien Corticelli.

Paul Leroyer, à peu près à la même heure, entra chez son oncle.

Le docteur fut épouvanté par la physionomie sinistre de son neveu.

Il l'interrogea avec une si touchante tendresse, que Paul trouva beaucoup plus facile qu'il ne le croyait lui-même d'expliquer le but de sa visite.

Qu'on juge de son ivresse lorsqu'il entendit son oncle s'écrier :

—Eh bien ! quoi de plus simple ?... Il te faut de l'argent ?... J'en ai... En te le donnant tout de suite, c'est une avance que je te fais sur ton héritage futur... Je mets quatorze mille francs à ta disposition.

Quatorze mille francs !

Paul était sauvé... bien complètement sauvé cette fois...

Il remercia le bon docteur avec des larmes de joie, et lui fit observer ensuite qu'il avait besoin de cette somme le jour même.

—Nous l'aurons, sois tranquille. L'argent est chez mon notaire, à Villeneuve Saint-Georges... Nous irons nous y promener ensemble après déjeuner et je te donnerai la somme...

On déjeuna, puis le bidet du docteur fut attelé et l'on se mit en route.

Une déception attendait à Villeneuve-Saint-Georges l'oncle et le neveu.

Le notaire était parti de grand matin pour recevoir un testament à douze kilomètres de là, et ne serait de retour qu'à six heures du soir.

Les fonds n'avaient pas quitté la caisse, mais le maître-clerc ne pouvait en disposer.

—Je retourne à Brunoy... dit le vieux médecin. Nous reviendrons ce soir à six heures...

Paul préféra regagner Paris tout de suite pour rassurer Angèle qui se mourait d'angoisses... Le docteur lui promit d'arriver à la place Royale, avec l'argent, entre huit et neuf heures. Il serait plus que temps d'aller à Courbevoie pour payer Morisseau et retirer les fatales traites.

Paul monta dans la patache qui faisait le service de Villeneuve-Saint-Georges à Paris.

Le docteur regagna Brunoy et revint à six heures chez le notaire qui lui remit l'argent, mais ne put obtenir de lui aucune explication relative à l'usage qu'il en comptait faire.

A huit heures précises M. Leroyer, fort embarrassé de l'enfant qu'il portait entre les bras, laissa sa carriole dans une auberge voisine de la place de la Bastille, prit un fiacre à l'heure et se fit conduire chez son neveu.

Avons-nous besoin d'affirmer qu'il fut accueilli par Paul et Angèle comme une vivante incarnation de la Providence.

La jeune femme pleurait d'attendrissement en couvrant de baisers les mains du vieillard, le généreux sauveur de son bien-aimé Paul.

Le docteur coupa court à cette scène touchante, essuya ses yeux humides, et dit avant de regagner son fiacre :

—Je ne retournerai certainement pas à Brunoy cette nuit et je viendrai vous demander un lit, mais je ne sais pas à quelle heure. Donc, si je tarde, ne soyez point inquiets...

Paul devait de son côté se rendre à Courbevoie et la course était longue.

Il descendit avec son oncle qui, après lui avoir serré la main, remonta dans son fiacre, mais sans proposer au jeune homme de l'accompagner. La prétendue lettre de M. de la Tour-Vaudieu lui recommandait une discrétion absolue.

Lorsque Paul se fut éloigné, le docteur dit à son cocher :

—Conduisez-moi d'abord à l'extrémité de la rue de Rivoli, près de la place de la Concorde.

Paul Leroyer s'était dirigé vers le boulevard Beaumarchais où il pensait se procurer une voiture, mais une pluie fine commençait à tomber et les fiacres avaient été pris d'assaut en un instant. Il trouva les stations désertes.

Aller à pied de la Bastille à Courbevoie ne se pouvait guère, surtout pour un homme fatigué déjà par la longue course du matin.

Le neveu du docteur suivit la ligne des boulevards, dans la direction du Château-d'Eau, appelant au passage les cochers de voitures de place ; mais ces derniers, dédaigneux comme ils le sont à peu près tous par le mauvais temps, ne prenaient même pas la peine de lui répondre.

Enfin, sur la chaussée du boulevard du Temple, presque en face de l'agglomération de théâtres que formaient à cette époque la Galté, les Folies-Dramatiques, les Délassements-Comiques, les Funambules, le Petit-Lazary et le Circle, il vit briller les lanternes rouges d'un fiacre jaune à deux chevaux qui semblait chercher fortune.

Paul courut à ce fiacre, l'arrêta, ouvrit la portière et sauta dans l'intérieur.

—A la course ou à l'heure, bourgeois ? demanda le cocher.

—A l'heure...

—Où faut-il vous conduire ?

—A Courbevoie...

—Tonnerre ! en voilà un ruban de queue !

Enfin on tâchera d'arriver, mais les pauvres bêtes qui sont sur leurs pattes depuis sept heures du matin n'en peuvent plus !... Bourgeois, voici mon numéro... c'est le numéro 13... un numéro qui donne la guigne, à ce que disent les bonnes gens, mais je n'en crois rien, car nous ne nous portons pas trop mal, les poulets-d'Inde, le carabas et moi ! Pierre Loriot et ses bidets sont connus sur le pavé de Paris !...

Pierre Loriot, c'est-à-dire le même cocher qui avait amené à Brunoy deux ans auparavant Esther



et Mme Amadis, fouetta ses haridelles et la voiture roula, cahin caha, dans la direction indiquée. Laissons-là rouler et voyons ce qui se passait à la villa de Neuilly.

Georges de la Tour-Vaudieu et Claudia Varni avaient appris non sans une odieuse joie le résultat du duel ou plutôt de l'assassinat du bois de Vincennes.

A huit heures du soir Claudia, vêtue en homme, se dirigea vers Paris.

Elle en revint une heure plus tard, enveloppée d'un carrick à plusieurs collets, cachant à demi son visage sous les bords d'un chapeau de cuir bouilli, et conduisant un vieux fiacre tout délabré, attelé de deux vigoureux chevaux qu'elle arrêta devant la porte de la villa.

Du haut de son siège elle prononça une phrase en anglais. Georges était aux aguets. Il ouvrit la porte et la voiture entra dans la cour.

Claudia descendit, franchit le seuil du pavillon et tira d'une poche de son vêtement d'homme un tout petit flacon de cristal et une de ces fioles clissées dont on se sert à la chasse ou à la campagne.

—Donne-moi l'une des bouteilles de vin de Madère qui sont dans le placard de la salle à manger, dit-elle à Georges.

M. de la Tour-Vaudieu obéit. Elle remplit au trois quarts la fiole clissée, puis elle mêla au vin de Madère le contenu du petit flacon.

—A qui destines-tu ce breuvage ? demanda le marquis.

—A Jean-Jeudi... Je crois prudent d'éviter que ce pauvre diable ait la chance de nous rencontrer un jour et la tentative de nous exploiter...

—Tu penses à tout ! bravo !... On ouvrit la porte de la cave, on mit en liberté le bandit et on lui fit endosser un gilet, un paletot et un chapeau rond apportés par Claudia.

Celle-ci dit ensuite, en lui mettant cinq pièces d'or dans la main :

—Voici la moitié du prix convenu... La besogne accomplie vous toucherez le reste... Nous partons... Venez...

Elle lui fit prendre place sur le siège à côté d'elle, et Georges monta dans le fiacre qui se dirigea rapidement vers l'avenue de Neuilly et gagna les Champs-Élysées.

A dix heures moins un quart il s'arrêta sur la place de la Concorde, non loin du Pont-Tournant.

A cette époque les lampadaires à gaz n'existaient pas encore pour l'éclairage de Paris. La place était sombre et déserte, la pluie tombait froide et pénétrante.

Georges ouvrit la portière, sauta sur le pavé boueux et se dirigea vers le Pont-Tournant qui donnait accès, comme on le sait, dans le jardin des Tuileries.

Le docteur Leroyer n'était pas arrivé. Georges attendit.

Quelques minutes s'écoulèrent, comme dix heures sonnaient à l'horloge du palais, Georges entendit un bruit de pas.

—Ce doit être le médecin... pensa-t-il.

C'était bien en effet le docteur Leroyer tenant dans ses bras et pressant contre sa poitrine l'enfant de Sigismond.

Il s'arrêta à deux pas de Georges qui, malgré l'obscurité, le reconnut ou plutôt le divina et lui dit :

—Vous êtes sans doute, monsieur, la personne que j'ai mission d'attendre...

—Quelle personne attendez-vous ? demanda prudemment l'oncle de Paul.

—Le docteur Leroyer, de Brunoy...

Le marquis ajouta d'une voix plus basse, en se penchant vers son interlocuteur :

—Et moi, je suis le serviteur dévoué, l'homme de confiance de M. le duc Sigismond de la Tour-Vaudieu...

Ces paroles ne laissaient pas de place au doute et au soupçon.

—C'est bien, monsieur, répliqua le vieillard, je suis à vos ordres.

—Venez, une voiture nous attend...

Le docteur Leroyer suivit Georges et monta avec lui dans le fiacre conduit par Claudia, qui reprit aussitôt la route de Neuilly.

A trois cent pas en arrière roulait un autre véhicule conduisant à Courbevoie le neveu du médecin.

Les deux bidets de Pierre Lorient, littéralement surmenés, aux trois quarts fourbus, ne se tenaient plus sur leurs jambes. Ils avançaient par saccades intermittentes et c'est à peine si des avalanches de coups de fouet les galvanisaient par instants pour quelques secondes.

A la porte Maillot la distance entre les deux voitures n'était plus de trois cents pas, mais de six cents...

Paul Leroyer, qu'exaspérait une marche si lente, trépigait au foud de son fiacre.

Enfin la longue avenue fut parcourue presque tout entière, mais à cent mètres environ de la tête du pont de Neuilly, les haridelles de Pierre Lorient s'arrêtèrent brusquement.

Le cocher eut de nouveau recours à son fouet pour les remettre en marche ; ils s'agitèrent convulsivement sous la grêle de coups, mais sans avancer, et l'un d'eux, glissant des quatre pieds sur le pavé boueux, s'abattit et brisa dans sa chute l'extrémité du timon.

Pierre Lorient descendit et, jurant comme un païen, expliqua l'accident à son voyageur.

Paul Leroyer prit son parti d'un mal sans remède, paya largement le cocher et continua sa route à pied.

Le vieux fiacre conduit par Claudia s'était engagé sur le pont de Neuilly.

Au moment d'en atteindre le point central, elle mit ses chevaux au pas.

—Le moment est venu de gagner votre argent et votre liberté... dit-elle à Jean-Jeudi qui se trouvait près d'elle.

—L'ordre et la marche ? demanda-t-il.

—Prenez ce couteau... je vais arrêter la voiture. Vous sauterez en bas du siège... Les deux personnes qui sont dans le fiacre descendront... Vous frapperez entre les deux épaules le vieillard qui porte l'enfant, de manière à le tuer d'un coup, et vous jetterez son corps dans la rivière par-dessus le parapet... Vous en ferez autant pour l'enfant...

—Bien... murmura Jean-Jeudi.

—On dirait que vous avez peur... Vous tremblez...

—Je ne tremble pas de peur... Je suis mouillé jusqu'aux os... Je tremble de froid...

Claudia tira de sa poche la bouteille clissée.

—Tenez, reprit-elle, buvez ce madère... Ça vous réchauffera... ça vous donnera du cœur...

Jean-Jeudi avala d'un trait le contenu de la fiole.

—Fameux ! murmura-t-il. Un velours !

Claudia arrêta tout à fait son attelage.

Georges et le docteur mirent pied à terre aussitôt, et Jean-Jeudi se glissa derrière eux.

Claudia tourna bride et se dirigea vers Neuilly, pour faire halte cent pas plus loin.

—Où sommes-nous ? demanda le médecin.

—Tout près de l'endroit où nous attend M. le duc. Venez... répondit Georges.

L'oncle de Paul ne fit aucune autre question et suivit son compagnon.

Jean-Jeudi était derrière eux.

Il leva son bras armé et frappa le vieillard. La lame du couteau disparut toute entière entre les deux épaules.

Le docteur poussa un seul cri, suivi d'un gémissement, et s'abattit lourdement.

L'enfant s'échappa de ses bras.

Jean-Jeudi se baissant souleva le cadavre, le hissa sur le parapet et de là le laissa glisser dans la Seine.

Georges lui donna cinq pièces d'or en lui disant :

—L'enfant, vite ! Il faut en finir...

—Je vais le noyer un peu plus loin... répondit l'assassin en saisissant la frêle créature et en disparaissant avec elle dans les ténèbres, du côté de Courbevoie.

Le marquis stupéfait se demanda s'il devait le poursuivre, mais il avait hâte de quitter le théâtre du crime et, sans s'occuper plus longtemps de Jean-Jeudi, il se mit à courir pour rejoindre Claudia et la voiture.

A quelques pas du pont il croisa un homme qui marchait, lui aussi, très vite et la tête basse. C'était Paul Leroyer, pressé d'arriver chez l'agent d'affaires Morisseau.

Quelques secondes auparavant il avait entendu un cri lugubre, une sorte de gémissement douloureux, puis le bruit sourd et sinistre produit par un

corps lourd tombant dans l'eau profonde..... Il avait fait halte en prêtant l'oreille ; on n'entendait plus rien.

—Mes oreilles ont tinté sans doute... se dit Paul Leroyer, il continua son chemin.

C'est alors qu'il croisa Georges de la Tour-Vaudieu.

Arrivé au milieu du pont, il lui sembla de nouveau qu'un gémissement montait jusqu'à lui des profondeurs de la rivière.

Il se pencha vers la Seine en s'appuyant sur le parapet dont la pierre grise lui parut marbrée de taches noires ; il écouta, mais le seul bruit qui frappa son oreille fut le murmure doux et monotone des eaux rapides glissant sous les arches.

Cinq minutes plus tard le neveu du docteur sonna à la porte de l'homme d'affaires Morisseau, auprès duquel une servante l'introduisit.

—Voici l'argent, lui dit-il, rendez moi les traites. Et il tendait six billets de mille francs.

Morisseau fit un geste de surprise et d'horreur.

—Ces billets sont tachés de sang ! s'écria-t-il, et vous avez du sang sur les mains !...

Paul, stupéfait, regarda ses mains et les billets et les vit, en effet, maculés d'empreintes rouges toutes fraîches.

Un effroi sans bornes se peignait dans ses regards ; il se mit à trembler.

—Ah ! balbutia-t-il d'une voix à peine distincte, je comprends... je devine... Ce cri, ces gémissements, ce bruit sourd, ces taches noires sur le parapet... tout s'explique... Un crime venait de se commettre près de moi... presque sous mes yeux...

—Un crime ? répéta Morisseau dont un soupçon traversait l'esprit. De quel crime parlez-vous ?

Paul Leroyer raconta brièvement ce qu'il avait entendu quelques minutes auparavant, en traversant le pont de Neuilly, et la rencontre qu'il avait faite.

L'homme d'affaires l'écoutait, mais à coup sûr il ne le croyait pas.

Il prit néanmoins les six billets et rendit les traites impayées dont la signature était fautive.

L'inventeur regagna Paris ; Morisseau, quoiqu'il fût près de minuit, alla réveiller le commissaire de police de Courbevoie pour lui faire sa déclaration.

Le lendemain vers midi l'inventeur, très étonné et un peu inquiet de n'avoir point revu son oncle, s'apprêtait à sortir.

Un coup de sonnette retentit.

Il s'empressa d'ouvrir la porte.

Sur le seuil se trouvait un commissaire ceint de son écharpe, et des agents en bourgeois.

Dans l'escalier brillaient des baïonnettes.

Le commissaire de police venait arrêter Paul, inculpé d'assassinat.

Ce même jour Claudia Varni, déguisée, s'introduisait à Brunoy dans la maison du docteur, après en avoir éloigné la fidèle servante, fouillait dans les papiers et s'emparait de la lettre écrite par Sigismond avant le duel et renfermant son testament.

Par ce testament le duc déclarait l'enfant d'Esther son unique héritier.

.....

Par une matinée sinistre Paul Leroyer, déclaré coupable sans admission de circonstances atténuantes, montait sur l'échafaud où sa tête tombait.

Au milieu de la foule qui frémissait d'une joie sauvage en voyant un boureau tuer un innocent, se trouvait une femme en deuil, tenant par la main deux petits enfants vêtus de noir, pleurant silencieusement et regardant l'effroyable spectacle d'un air égaré.

C'était la femme, ou plutôt la veuve du condamné, avec Abel et Berthe.

Huit jours plus tard la duchesse douairière de la Tour-Vaudieu s'éteignait, et le marquis Georges entra en possession du titre et de la fortune de son frère.

\* \* \*

Nous savons que Jean-Jeudi, après avoir frappé le docteur Leroyer et reçu les cinq pièces d'or, complément du prix de l'assassinat, s'était enfui du côté de Courbevoie en apportant le fils de Sigismond.

Au bout du pont il tourna vivement à droite, suivit pendant un instant le chemin de halage qui de Courbevoie conduit à Asnières, et descendit sur la berge.

Il s'arrêta haletant, affolé en quelque sorte, le



front couvert de sueur, et regarda la frêle créature qu'il allait tuer comme déjà il venait de tuer le vieillard.

Agé de deux ans à peine, l'enfant ne pouvait avoir conscience de l'immense danger qui le menaçait, il comprenait par instinct qu'il venait de passer dans des mains étrangères et il avait peur.

XXXV

L'enfant ne criait pas, mais ses yeux limpides se fixaient sur le visage pâle et bouleversé de Jean-Jeudi, ses petites mains crispées serraient les vêtements du misérable.

L'assassin du docteur, certain que la berge était déserte, leva l'enfant audessus de sa tête et allait le précipiter dans la Seine, quand la victime désignée balbutia d'une voix faible qui semblait suppliante :

— Dis, monsieur, pas bobo à bébé...

Jean-Jeudi n'acheva point le mouvement commencé.

Quelque chose de singulier et d'incompréhensible se passait en lui.

La voix enfantine venait de faire vibrer en son âme de boue une corde muette jusqu'alors, celle de la pitié.

Il abaissa lentement ses bras, et de nouveau regarda l'enfant qui se sentit soudain rassuré et dont les mains mignonnes caressèrent son visage.

— Tonnerre ! murmura le bandit. Quand un ch'en vous caresse on n'aurait pas le courage de le tuer... Tu viens de gagner ta cause, pauvre gosse... que le diable m'emporte si je te noie !... Tu es trop mignon... Allons, coco, embrasse-moi...

Le misérable tendit sa joue aux lèvres de l'enfant, gravit la berge, gagna le pont qu'il traversa toujours courant, et s'engagea dans l'avenue de Neuilly.

Il suivait rapidement la contre-allée de gauche quand, à cent mètres du pont, il aperçut, de l'autre côté de l'avenue, un fiacre immobile autour duquel s'agitait un homme fort empêché.

Cet homme était Pierre Loriot qui, après avoir relevé celui des chevaux dont nous avons raconté la chute, rajustait de son mieux, à l'aide de cordes, le timon brisé, afin de pouvoir tant bien que mal regagner Paris.

Jean-Jeudi passa.

Que lui importait ce fiacre en détresse.

Il allait si vite qu'il paraissait courir plutôt que marcher.

Tout à coup il s'arrêta.

Un frisson étrange venait de le secouer de la nuque aux talons.

Un nuage passait devant ses yeux. Une douleur sourde traversait sa poitrine.

— Qu'est-ce que j'éprouve donc ?... se demandait-il sans lâcher l'enfant et en essayant du revers de sa manche son front baigné de sueur. On dirait que je suis ivre... Je n'ai pas bu cependant... J'ai vidé cette fiole qui contenait deux verres de vin, voilà tout... Ça n'est pas ça qui peut me mettre dans les bringuezingues... C'est la fatigue sans doute... Ça va passer...

La douleur se calma et Jean-Jeudi reprit sa marche ou plutôt sa course, mais il sentait ses jambes faillir, ses oreilles bourdonner, une soif ardente dessécher son gosier.

Il avait hâte de se trouver dans Paris, et il commençait à se demander s'il arriverait...

Soudain, et pour la seconde fois, il fut obligé de faire halte.

Sa respiration sifflante sortait pareille à un râle de sa gorge enflammée. La douleur sourde devenait aiguë et lui donnait la sensation d'une lame d'épée rougie fouillant sa poitrine.

— Tonnerre ! répéta-t-il, qu'est-ce que c'est que ça ? J'ai un feu de forge dans le corps !... Si je pouvais l'éteindre...

Il s'agenouilla sur le bord du trottoir près du ruisseau qu'alimentait la pluie persistante, et puisant l'eau boueuse dans ses deux mains il but avidement.

Soulagé pour un instant il se releva, reprit l'enfant qu'il avait posé près de lui sur le sol humide, et se remit en marche, toujours à grands pas, mais titubant et lestonnant comme un homme en goguette.

Enfin il atteignit la barrière de l'Etoile, la franchit et se trouva dans les champs-Élysées.

Avant d'arriver au rond-point il s'arrêta pour la troisième fois.

Les arbres lui paraissaient danser autour de lui une ronde effrénée. Le sol se déroba sous ses pieds... Des contractions musculaires effroyablement douloureuses faisaient trembler ses jambes. — Je ne puis plus marcher... balbutia-t-il d'une voix éteinte. C'est sans doute le gosse qui me gêne... Il est lourd pour son âge... Ah bah !... au petit bonheur !... Il trouvera bien quelqu'un pour l'éduquer, et ça vaudra peut-être mieux pour lui que de rester avec Bibi !

Il s'approcha d'une des maisons bâties en bordure sur l'avenue, embrassa l'enfant, le plaça sous une porte pour le préserver de la pluie, et reprit sa marche inégale.

Le malaise du bandit devenait intolérable. Le poison versé par Claudia avait fait son effet et paralysait déjà les membres.

Jean-Jeudi fit deux cents pas encore, puis, en proie à des convulsions effroyables, s'abattit lourdement en poussant des cris rauques et des gémissements étouffés.

Deux sergents de ville faisant leur ronde entendirent ces cris et se dirigèrent vers l'endroit où, sur la terre boueuse, se débattait le misérable dont l'état leur parut désespéré.

Ils allèrent chercher une civière au poste de police du Rond-Point et portèrent le moribond à l'hospice Beaujon ; il y fut admis d'urgence et installé sur un bon lit autour duquel se pressèrent les infirmiers et les médecins du service de nuit.

L'un de ces médecins, jeune homme déjà fort remarquable et qui depuis lors est devenu l'une des gloires incontestées de la science contemporaine, ne se trompa point sur la nature du mal qu'il s'agissait de combattre, et prescrivit un contre-poison d'une extrême énergie.

Malheureusement, le toxique avait déjà produit de grands ravages.

Pendant un mois, Jean-Jeudi fut entre la vie et la mort, et plus près de la mort que de la vie.

Enfin le danger disparut et la convalescence commença, lente et pénible, coupée de nombreuses rechutes. Deux mois encore s'écoulèrent avant que la guérison fût complète.

En même temps que la santé, le misérable avait recouvré la mémoire et la faculté de réfléchir.

Le mal quasi foudroyant auquel il avait failli succomber lui semblait incompréhensible.

Un jour il demanda au médecin quel était ce mal, et il reçut cette réponse :

— Vous avez été empoisonné, mon pauvre garçon... Ne vous en doutiez-vous pas un peu ?... N'avez-vous point quelque ennemi ?...

Ces paroles furent pour Jean-Jeudi un trait de lumière.

Il se souvint de la bouteille clissée qu'il avait vidée d'un seul trait. Cette bouteille expliquait tout. Les gens de Neuilly, plus infâmes encore qu'il ne l'était lui-même, avaient eu recours au poison pour se débarrasser d'un complice qui pouvait les rencontrer, les reconnaître, et devenir dangereux.

Jean-Jeudi n'avait aucun doute à l'endroit de la tentative d'empoisonnement dont il venait d'être victime, mais il ne pouvait accuser ses assassins sans se livrer lui-même.

Il répondit donc aux questions du médecin par une fable assez bien inventée pour être plausible ; mais, tout en gardant le secret du crime, il jura de se venger si jamais le hasard lui en fournissait les moyens.

Trois mois environ après son entrée nocturne à l'hospice Beaujon, il en sortait complètement guéri et possédant encore les dix louis qui avaient payé le sang du médecin de Brunoy.

Ce même jour, la tête de Paul Leroyer tombait sur l'échafaud de la barrière Saint-Jacques.

L'idée fixe de Jean-Jeudi, nous le répétons, était la vengeance, mais tout d'abord il dut s'avouer que la réalisation de son rêve paraissait improbable.

Il trouva déserte la villa de Neuilly. Les gens dont il avait été le complice et la victime s'étaient évaporés comme des ombres, sans laisser trace de leur passage.

Le propriétaire, payé d'avance, ignorait leurs noms et les croyait Anglais.

La suite au prochain numéro



## Grande Exposition

Nous avons le plaisir d'annoncer l'ouverture pour cette semaine d'une

SALLE D'ETALAGE :  
D'Articles de Fantaisie,  
CHEZ

Mme BRAZIER,

127, ST-LAURENT

Cette salle a été ouverte pour l'exposition convenable d'ouvrage de tous genres et d'objets de fantaisie, confectionnés et importés en vue des fêtes. Plusieurs caisses de marchandises de haut goût reçues de New-York et exposées à l'étalage spécial pour les fêtes.

Cartes de Noël et du Jour de l'An

## LES NOUVEAUTES

Comme le public cherche toujours à se renseigner avec exactitude sur les magasins de nouveautés qui lui offrent le plus d'avantages, tant sous le rapport de la beauté que sous celui de la valeur des marchandises, nous lui indiquons le magasin de

Mr. JOSEPH DAGENAI,  
221, ST-LAURENT

Le visiteur ou l'acheteur sera certain de trouver là le meilleur assortiment possible en fait de nouveautés. Ils font une spécialité pour les

MANTEAUX DE DAMES

ET LES

HABILLEMENTS POUR MESSIEURS

Ils tiennent des marchandises de goût qu'on ne trouve pas ailleurs. C'est au public à en profiter.

GRANDS SACRIFICES

DANS LES

CHAUSSURES

Chaussures de tous genres, haute nouveauté et commodes, confection supérieure à des prix extraordinairement bas. Chaussures pour dames et enfants, une spécialité. Chaussures à ordre exécutées promptement par des mains habiles ; prix défiant toute concurrence. Claques à 5 cents de bénéfice par paire.

CADEAUX DU JOUR DE L'AN !

Magnifiques slippers en velours à \$1

GRANDE SPÉCIALITÉ

Dans les chaussures pour hommes. Ouvrage en veau cousu à la main et de première classe pour \$2.50, à la maison

N. GAGNON,

898, rue Sainte-Catherine, Montréal

LOGEMENT ET RECEPTION

CARNAVAL 1887

Le comité de logement serait heureux de recevoir aussitôt que possible des personnes désirant recevoir des hôtes, avec ou sans pension, pendant le temps du prochain carnaval, leurs adresses et les conditions touchant les termes, etc., etc.

M. NOLAN DE LISLE,

Président.  
89, rue St-François-Xavier, Montréal.

CADEAUX ! CADEAUX ! !

Avant de faire vos achats de présents de Noël et du Jour de l'An, n'oubliez pas de venir voir mes Traines Sauvages, Trainsaux, Poupées, Gravures, Services de Table, etc., etc., le tout donné aux acheteurs de Thé et de Café. Présents donnés aux acheteurs d'une livre et plus.

GEORGE BRISTOL,  
177, rue Saint-Laurent, Montréal